Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 93 (1948)
Heft: 3

Artikel: Guérillas, corps-francs, partisans et résistants [fin]
Autor: Verrey, Henry
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342364

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Guérillas, corps-francs, partisans et résistants

(Fin)

C'est surtout en Russie et en Yougoslavie que la guérilla prend dès le début une envergure exceptionnelle. Cela provient du caractère de la race elle-même, primitive, dure, habituée à peiner et à souffrir, des traditions de patriotes et de révolutionnaires, aussi des habitants et enfin et surtout de la nature et de l'immensité des territoires. Cette immensité conditionne les longueurs des fronts (1950 kilomètres en juillet 1943, sans compter le front finlandais) et celles des communications. La zone des arrières, sur territoire russe seulement, représentait une surface dix-huit fois plus grande que la superficie de la Suisse. L'envahisseur ne peut ni être fort partout, ni surtout être partout à la fois ; des trous se créent, des zones entières dans les forêts de Bielorussie, les steppes d'Ukraine, les marais du Pripet, restent inoccupées et constituent autant de couloirs et de refuges où les partisans peuvent vivre et se déplacer.

En Russie, la guérilla est déjà connue, étudiée, préparée ; elle a été par son essence même une des causes de la victoire de la révolution ; les particularités de cette forme de combat ont été en effet perfectionnées lors des révolutions ou des tentatives de révolutions des années 1918 à 1939 en Russie même et dans le reste du monde. Une doctrine existe.

A la suite des premiers succès allemands, le commandement russe fait appel à l'aide des partisans et Staline, le 3 juillet 1941, lance un cri d'alarme aux habitants des contrées envahies pour déclencher la guérilla sur les arrières des armées d'invasion. « Il faut, dans les régions occupées par l'ennemi créer des détachements de partisans, cavaliers et fantassins, créer des groupes de diversion pour lutter contre les unités de l'armée ennemie, pour attiser la guérilla partout, pour faire sauter les ponts, les routes, pour endommager les téléphones et télégraphes, pour mettre le feu aux forêts, aux entrepôts, aux trains d'équipage. Il faut, dans les régions envahies, créer des conditions intenables pour l'ennemi et pour tous ses complices, les traquer et les anéantir à chaque pas, faire échouer toutes leurs entreprises. » En contact étroit avec l'armée qu'elle prolonge, la guérilla s'intègre dans le cadre général des opérations et devient un des facteurs importants de la lutte. Augmentant la profondeur de la zone des combats, paralysant les ravitaillements, créant chez l'envahisseur une atmosphère déprimante d'insécurité « la hantise du terroriste », l'action des partisans permet dans la première phase des opérations l'arrêt de l'avance allemande, puis, accélère le processus de la retraite dans la deuxième phase de la bataille de Russie.

Les petites bandes de partisans mal armés et mal équipés du début, se regroupent en compagnies et en bataillons, en régiments, voire même en divisions, puis, recevant leurs missions du commandement de l'armée et en étroite liaison avec lui, agissent localement ou dans une certaine zone dans le cadre plus vaste d'un groupement de partisans.

Certaines formations de plusieurs milliers d'hommes, chargés d'impedimenta divers, sortent de leurs régions de refuge et par des raids renouvelés de l'époque napoléonienne se portent à des milliers de kilomètres de leur point de départ pour interrompre et détruire les communications en arrière d'un front où le commandement cherche une décision. C'est en particulier le cas, sur l'ordre de Staline personnellement,

pour une formation de partisans de quelques milliers d'hommes, commandés par un certain Kovpak, qui, des régions proches de la frontière ouest du pays pénètrent dans les territoires de la Volga au moment de l'avance allemande en direction du Caucase, après avoir forcé le passage de nombreux fleuves et rivières dont le Pripet, le Dnieper et le Dniester. En 26 mois de combat, 10 000 kilomètres sont franchis au travers de 18 provinces de l'Ukraine, 18 000 Allemands sont tués, 500 autos et 20 chars blindés détruits ; 52 trains déraillent, 56 ponts sautent, 96 entrepôts et magasins divers et 50 000 tonnes de pétrole sont anéantis. Ce bilan impressionnant met en évidence l'emploi de l'arme principale, l'explosif, et prouve aussi le succès étonnant de ce raid. Mais ce groupement n'a pas à son actif ces seuls succès matériels, résultats de nombreux coups de main ; en effet, les commissaires politiques adjoints à cette troupe soulèvent en cours de route les populations, redonnant courage et foi en la victoire finale et laissant derrière eux de nouveaux partisans décidés à leur tour à se mettre en campagne.

De 1941 à 1944, les partisans russes auraient tué plus de 300 000 Allemands, fait dérailler 3000 trains et détruit 3300 ponts, 1200 tanks, 476 avions et près de 15 000 camions et voitures.

L'exemple russe est le type d'une étroite collaboration entre l'armée et les partisans.

En Yougoslavie, à une échelle plus réduite, une même situation se présente. Surprise en pleine mobilisation, l'armée capitule rapidement. Mettant à profit le terrain et les grandes distances, certains éléments de l'armée (Cetnichis) se regroupent et la répression de ce soulèvement exige de la part des Allemands une deuxième campagne de Yougoslavie, beaucoup plus longue et meurtrière pour l'envahisseur que la première. L'ennemi est obligé de distraire de nombreuses divisions, une trentaine, et troupes de police pour essayer d'occuper le pays : chaque pont, chaque mètre de route ou de voie ferrée doivent être gardés. Les premiers partisans, ceux de Mihaïlovitch,

peu et mal soutenus de l'extérieur, succombent à la suite de leur double lutte contre les Allemands et contre les hommes de Tito épaulés par les Russes.

En Yougoslavie, de même que dans de nombreux autres pays conquis par Hitler ou Mussolini, l'immobilisation d'importants effectifs ennemis (un cinquième de l'effectif total) et leur éloignement des théâtres principaux de combat, contribue à assurer le succès de l'offensive générale de la fin de la guerre et rend de ce fait d'appréciables services aux alliés.

Sous les coups de boutoir des armées d'invasion, les troupes italo-allemandes du front perdent pied alors que les contingents de l'arrière se désagrègent peu à peu sous la pression des partisans et des résistants.

Après Dunkerque, la menace d'invasion de la Grande-Bretagne grandit ; l'Angleterre qui ne dispose plus que de forces terrestres en nombre limité se rend compte que seules la levée en masse et l'organisation générale de la résistance peuvent encore la sauver. L'instruction de la Home Guard, qui représente au début un compromis entre l'armée régulière et les partisans, s'inspire des méthodes de la guérilla ; improvisée de toutes pièces, mal armée, la Home Guard n'est devenue que peu à peu un corps organisé, uniformément équipé et armé. Faisant appel à des instructeurs venus des colonies ou ayant même pris part parfois du côté républicain à la guerre d'Espagne, l'armée initie le civil anglais aux secrets de la guerre des rues et de la lutte contre les blindés et les méthodes de combat apprises alors, perfectionnées peu à peu, sont à la base plus tard de l'instruction des commandos.

En Norvège, Danemark, Hollande, Belgique, France surtout, la résistance s'improvise de toutes pièces et sa mise au point est beaucoup plus longue qu'en Russie.

L'action de la résistance en France nous est mieux connue. Improvisée au début, manquant de liaisons à l'intérieur et à l'extérieur, dispersant ses efforts, animée d'idéologies divergentes, elle ne devient que peu à peu pour le commandement

allié un auxiliaire sur lequel il peut vraiment compter. L'unité de doctrine et la cohésion des partisans russes lui ont fait par contre toujours défaut. Le grand nombre de collaborationnistes, les principes politiques qui séparent ceux qui reçoivent leurs directives de Moscou de ceux qui les reçoivent de Londres amènent ainsi une lutte souterraine non seulement entre Français et Allemands mais entre Français eux-mêmes.

Un exemple tiré de l'histoire de la résistance française permet d'en montrer un des aspects les moins connus peut-être : GLIÈRES, maquis organisé, encadré militairement, commandé.

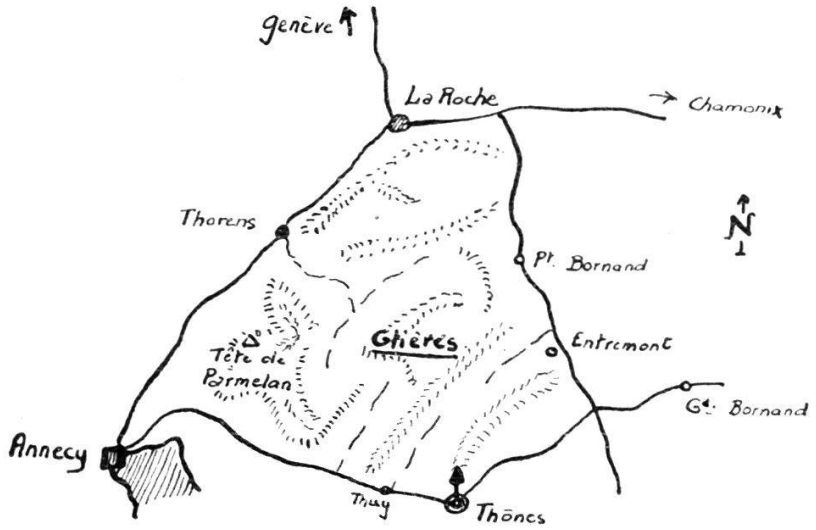
Après l'armistice et la division du pays en deux : zone occupée et zone libre, la résistance naît et se développe dans les chantiers de jeunesse et dans l'armée de l'armistice. La zone libre est envahie à fin novembre 1942 ; chantiers et armée sont dissous ; les éléments les plus sains « prennent le maquis » et rejoignent les camps en formation dans des régions où la nature du terrain le permet. L'apport de l'armée est tout particulièrement caractéristique dans le cas du 27e bataillon de chasseurs alpins d'Annecy. Des unités isolées d'abord se constituent, menées militairement, prenant un aspect intermédiaire entre une troupe organisée et une bande de partisans. L'embryon de l'armée secrète est né ; la tactique prend son caractère d'actions isolées et de coups de main.

La troupe, volontaires recrutés par contacts personnels, s'organise en dizaines (groupes), trentaines (sections ou villages), centaines (compagnies ou petites villes ou encore groupements de villages) et enfin en bataillons (par vallées ou grandes villes).

L'hiver et l'été 1943 se passent à recruter, organiser, ravitailler et créer un service de renseignements. Des écoles ou camps de cadres forment les chefs, donnent à la fois un enseignement théorique (questions d'ordre moral et psychologique) et pratique (connaissance de l'armement et des armes étrangères, explosifs, instruction individuelle et méthodes de combat). Leur but est « d'instruire et d'éduquer un soldat d'élite apte

à se battre en dehors des cadres classiques et dans des situations imprévues tout en conservant les vieux principes ».

Si Glières est aussi un exemple de couverture d'une zone de parachutage, il est surtout le symbole de l'honneur militaire et le triomphe d'un idéal et mérite à ce double titre d'être connu.



Situé en Haute-Savoie, au NE. d'Annecy à 1550 m. d'altitude, dans un terrain qui rappelle celui des Mosses, Glières est devenu durant l'hiver 42-43 le point de ralliement des maquis de la région réunis pour défendre une zone et permettre ainsi un parachutage massif d'armes et de munitions.

Il y a là cinq officiers et cinq cents hommes répartis en quatre compagnies et douze sections ; comme armes lourdes : trois lance-mines. Les premières semaines sont consacrées à l'organisation et à la mise en place du dispositif de défense : fortifications de campagne, réseau de surveillance, contrôle de la circulation civile, liaisons et service de renseignements. Quelques opérations de guérillas maintiennent la troupe en haleine.

Cette situation est inadmissible pour Vichy et l'occupant. Dans une première phase, les troupes du maintien de l'ordre

(milice, gardes mobiles et gardes mobiles de réserve) s'efforcent d'isoler le plateau de Glières par l'occupation de la région et le barrage systématique des voies d'accès. Les défenseurs du plateau repoussent toutes les tentatives d'attaques et font des prisonniers, qui, libérés peu après, s'empressent de raconter tout ce qu'ils ont vu ; faute capitale qui coûtera cher au moment de l'assaut final.

Le 23 mars 1944, les Allemands prennent l'initiative des opérations. La deuxième phase commence ; l'ennemi s'efforce maintenant de détruire les chalets et les cantonnements ; il dispose d'artillerie de montagne et de quelques avions. Les défenseurs du plateau sont maintenant isolés ; il ne peuvent plus être ravitaillés et ont aussi perdu toute possibilité de vivre sous un couvert les mettant au moins à l'abri des intempéries. La troisième et dernière phase des opérations peut commencer.

Trois groupements sont prêts pour l'attaque :

Au NW., 800 miliciens, une compagnie de grenadiers de la Wehrmacht et 400 hommes des troupes spéciales de police ; à l'E., deux bataillons et au S., un bataillon.

Les Allemands disposent ainsi d'un régiment renforcé et d'armes lourdes : deux batteries de canons de montagne, une section de mortiers lourds de 15 cm., une batterie de D.C.A. et une escadrille d'avions de chasse.

L'attaque décisive se déclenche le 26 au matin contre un adversaire dont le moral est certes intact mais qui est physiquement épuisé, manque de vivres et de munitions surtout, de réserve aussi, qui ne peut établir que des liaisons par coureurs et dont le dispositif, constitué d'un rideau de points d'appui, manque de profondeur et interdit la manœuvre.

Tant qu'il y a de la munition les points d'appui tiennent ; une fois les cartouchières vides, l'ennemi perce, ouvre une brèche par laquelle il s'infiltre et submerge toute la position. A la nuit, toute résistance d'ensemble n'est plus possible, Le repli général en direction de l'W. où une porte de sortie

subsiste est ordonné ; ordre est donné de rejoindre les maquis d'origine. Une véritable chasse à l'homme s'organise alors, les fuyards sont traqués, dénoncés, pris, livrés aux Allemands, martyrisés et assassinés.

Le bilan de l'action se traduit d'un côté par douze morts, chiffre très faible et 200 prisonniers dont une centaine seront exécutés. De l'autre côté, 300 miliciens et 200 Allemands ont perdu la vie au cours de l'attaque.

Se situant entre le 6 juin, date du débarquement en Normandie, et le 15 août 1944, débarquement au sud de la France, une nouvelle tragédie devait se dérouler au Vercors, en juillet, mettant en action du côté allemand, des effectifs encore plus importants.

Si Glières paraît au premier abord un sacrifice inutile et si son dénouement semble avoir été particulièrement rapide, il n'en reste pas moins que les enseignements que l'on peut en tirer présentent un certain intérêt.

— Les défenseurs de Glières sont des soldats, encadrés et commandés par des chefs à l'idéal élevé et au profond patriotisme.

— Malgré la faiblesse des effectifs et des moyens, le maquis de Glières réussit à tenir tête à un adversaire de beaucoup supérieur en nombre et en armes.

— La simple existence de ce camp de maquisards a un retentissement très grand et leurs entreprises de petite guerre tiennent en échec l'assaillant ; les troupes du maintien de l'ordre n'ont en effet jamais pu en venir seules à bout et il leur a fallu faire appel à des troupes allemandes qui auraient été plus utiles sur le front qu'à l'arrière. De telles opérations de police n'ont pas peu contribué à disperser et affaiblir la force combattante allemande.

— Même privée des vastes étendues de l'est de l'Europe, une troupe n'en a pas moins pu vivre de longues semaines et se battre dans un terrain semblable au nôtre.

Une leçon doit toutefois être retenue. Convenait-il une

fois investi d'accepter le combat ? Ne valait-il peut-être pas mieux tant qu'il existait encore quelques lacunes dans le dispositif adverse de revenir aux maquis d'origine pour se regrouper ensuite ailleurs et poursuivre la lutte dans de meilleures conditions ? Un système défensif statique interdisant la manœuvre (jeu des réserves, contre-attaques, contre-assauts, coups de main) opposé aux possibilités d'actions d'un adversaire puissant est destiné à être enfoncé. La décision prise d'accepter le combat dans ces conditions est d'autant plus glorieuse ; comme tel, Glières reste donc le symbole très pur d'un idéal.

* * *

Les exemples de l'histoire, et surtout ceux d'une époque qui est encore très proche, nous permettent de tirer quelques conclusions utiles pour l'étude de ce mode de combat.

— Quel que soit le nom que l'on veut donner à cette forme de combat, guérilla, résistance, guerre de partisans, elle doit entrer dans le cadre de la conduite générale de la lutte et devenir un des procédés de cette lutte. Elle peut devenir le seul procédé de combat une fois que l'armée, acculée à la capitulation, a cessé d'exister : la guérilla ou guerre de partisans, seule encore possible, prolonge alors la guerre sous une forme souterraine dans l'attente d'un secours venu enfin de l'extérieur.

— La guérilla ne doit pas être improvisée mais préparée avec soin pour pouvoir déployer dès le début tous ses effets. Improvisée, elle risque de se disperser et de rester inopérante. Basée au contraire sur la tradition militaire, préparée moralement et matériellement dès le temps de paix, elle doit obéir à une direction unique. Armée secrète, l'armée des partisans reste formée de soldats, commandés par des chefs, obéissant aux règles de la discipline militaire et se battant selon les principes de la tactique. Dans le cas contraire, la guérilla prend la forme d'opérations incohérentes de bandes indis-

ciplinées et livrées à leurs pires instincts ; leur rôle à ce moment ne peut être que néfaste.

— Les objectifs de l'action des partisans doivent être particulièrement vulnérables, tant sur le plan matériel que psychologique. Comme nous l'avons déjà vu, la guérilla cherche avant tout à désorganiser les arrières et détruire les communications : routes, voies ferrées, ouvrages d'art, colonnes isolées, convois, véhicules et moyens de liaison et de commandement, magasins et dépôts divers. Par des sabotages, des destructions d'hommes et de matériel organisés dans le cadre d'un plan fixé d'avance, ce mode de combat paralyse puis use la résistance morale de l'adversaire ainsi que sa force matérielle par l'addition de coups de main isolés.

— Cette lutte secrète s'appuie sur la masse anonyme de la population civile qui doit fournir des vivres, cacher, renseigner les partisans, tromper l'ennemi, et n'est efficace que pour autant qu'elle peut compter sur son aide active ou même passive ; le civil doit donc s'attendre à des représailles terribles et montrer une force morale extraordinaire. Il y a là aussi une éducation du peuple qui ne doit pas s'improviser ; chacun doit être prêt dès le temps de paix à soutenir cette lutte de toute la nation, de tout le pays.

— La caractéristique de la guérilla est sa *mobilité*, les soldats d'un groupe de guérillas ne doivent pas se laisser accrocher par l'adversaire ; le contact pris, l'effet de surprise passé, il faut immédiatement rompre l'action. La guérilla ne peut donc être qu'offensive, il ne peut s'agir que d'actions de harcèlement et de coups de main déclenchés par surprise et menés avec la plus grande énergie puis d'un décrochage rapide, mais toutefois ni trop tôt, pour pouvoir exploiter un premier succès, ni trop tard, pour éviter d'être encerclé et détruit. La défensive, autre que celle qui peut présenter quelque analogie avec le combat en retraite, doit être évitée à tout prix. La leçon de Glières est là pour le rappeler.

— A côté du secret et de la surprise, l'allié principal du

soldat de la guérilla est le terrain, le terrain accidenté et coupé ; la nuit, le brouillard et les mauvaises conditions atmosphériques permettent seuls, sinon l'exécution, tout au moins la préparation de toute action de guérilla.

— La « loi de fer des partisans russes » précisait les conditions de cette lutte : prendre la route dès la tombée de la nuit, se reposer de jour dans les endroits les plus inaccessibles, se renseigner sur tout ce qui se passe : en avant, en arrière, de côté, ne pas suivre longtemps une même direction ; aux routes directes, préférer les chemins isolés, se couvrir par des flancs-gardes, exterminer jusqu'au dernier homme les petites garnisons, les avant-postes et les embuscades ;
— ne pas rompre l'ordre de marche, ne laisser sortir personne des rangs ;
— être toujours prêt de sorte que, deux minutes après l'apparition de l'ennemi, la colonne en marche puisse se mettre en défense circulaire et ouvrir le feu avec toutes ses armes ;
— les forces principales empruntent les itinéraires détournés, les groupes de diversion passent par les grandes routes en faisant tout sauter. D'une part le silence absolu, d'autre part des démonstrations bruyantes pour attirer l'attention de l'adversaire dans une fausse direction.

— Les armes du partisan sont avant tout la mitraillette et l'explosif. Durant la dernière guerre mondiale, les mitraillettes « Stern», « Bren » et le « plastic », bon marché et d'un maniement très simple, parachutés en très grandes quantités, ont joué un rôle de premier plan dans la lutte des partisans. A ces deux moyens de combat viennent s'ajouter, pour les combattants de la guérilla, toutes les armes du combat rapproché et de la lutte contre les blindés : armes blanches, grenades, mousquetons à lunette, lance-flammes, grenades antichars, mines. Il est vrai que pour ces dernières armes se pose le problème toujours délicat du ravitaillement en munitions, ce qui n'est le cas que dans une plus faible mesure pour la mitraillette et le plastic.

— La valeur personnelle du combattant est déterminante ; il doit être instruit pour le corps à corps, avoir du cran, de l'initiative, aimer le risque et l'aventure. Il doit savoir utiliser le terrain, apprécier rapidement une situation, être bon tireur, connaître les armes et les explosifs et être capable de se battre dans toutes les circonstances. Autrement dit, il doit être un combattant complet, moralement sûr et physiquement fort. Il doit enfin être rusé et patient, intelligent, maître de soi. Animés d'un bon esprit d'équipe, les partisans doivent pouvoir aussi compter les uns sur les autres. Chacun a sa tâche et sa mission, mais dans le cadre de l'équipe.

* * *

La guerre souterraine se poursuit dans le monde ; hier encore en Indochine et en Indonésie, aujourd'hui toujours en Grèce, en Chine, en Pologne, dans les Balkans et les Etats baltes quoique d'une façon moins spectaculaire qu'en Grèce. L'occupation, la mise sous tutelle et les idéologies divergentes engendrent la résistance, phénomène normal et naturel de rébellion aussi longtemps que chaque nation ou pays ne sera pas libre de disposer de son sort ou politiquement capable de vivre sans que ses habitants s'entre-tuent.

* * *

Dans la première partie de cet exposé, nous nous sommes étendus, un peu longuement peut-être, sur les exemples et les leçons de l'histoire et plus particulièrement sur ceux de cette période qui est encore si proche de nous. La guérilla est aussi vieille que le monde et a fait ses preuves ; son emploi est rentable ; une poignée d'hommes entreprenants peuvent faire un mal énorme et les entreprises de partisans, par leur multipli-

cation et leur répétition sur une large échelle, ne gênent pas seulement l'adversaire dans la réalisation des buts de guerre qu'il s'est assignés, mais finissent par l'user moralement et matériellement. C'est la raison pour laquelle les particularités de ce combat retiennent l'attention des chefs militaires, soit qu'ils cherchent à les appliquer, soit qu'ils s'efforcent au contraire à discréditer la guérilla et à mettre tout en œuvre pour la neutraliser parce qu'ils en ont reconnu les dangers.

Une armée en état d'infériorité doit compenser cette infériorité par l'emploi d'un procédé de lutte adapté à ses possibilités et capable de tenir en échec l'armée qui lui est opposée. Les Prussiens et les Russes en 1813, par l'engagement des corps francs, ont rétabli avec succès la situation en leur faveur. Les Allemands de 1939 et les alliés de 1944, disposant d'une large marge de supériorité grâce à leurs conceptions stratégiques et à leur supériorité en moyens, n'ont pas eu besoin de recourir aux méthodes de la guérilla. Mais il convient toutefois de relever que, malgré tout, du côté allemand comme du côté allié, la valeur individuelle du combattant de certaines formations spéciales a permis les coups de main audacieux qui ont ouvert la route aux armées d'invasion. « Stosstruppen » et « commandos » ont été à l'honneur et ont renouvelé les exploits des corps francs.

Notre pays a toujours été obligé d'attacher une plus grande importance à l'homme plutôt qu'à la masse, au tir de précision plutôt qu'à la puissance du matériel. Petit pays, pauvre, réduit à ne compter que sur lui-même, il est normal que le stratège s'efface devant le tacticien et que le combat des petites unités prenne la première place. Il est normal que les méthodes de la guerre des partisans et de la guérilla soient à l'ordre du jour et que nous recherchions les moyens propres à nous permettre de tenir tête à l'envahisseur. Seulement, il faut le faire sans passions et sans emballements inutiles. Nous pensons en particulier qu'il est faux de prétendre que nos conceptions actuelles sont dépassées. Depuis quelques années, la tendance

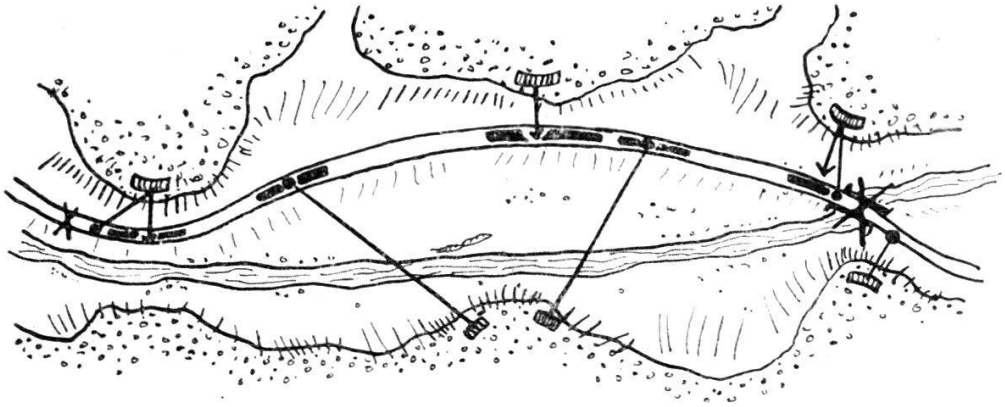
générale vise en effet à nous affranchir de l'idée d'une défensive statique et rigide. Le fantassin a reçu les armes du combat rapproché et son instruction tend à faire de lui un combattant animé d'un esprit offensif ; son armement et sa préparation ne le différencient guère du partisan car il est capable de mener la lutte seul ou dans le cadre de l'équipe, du groupe et de la section et automatiquement entraîné en plus à coopérer avec les autres armes, surtout l'artillerie ; il est donc également apte à combattre dans le cadre du corps de troupes. Notre évolution a été régulière quoique peut-être un peu lente ; l'instruction plus poussée du combat rapproché dès 1940, l'instruction alpine, les directives données à tous les échelons pour la conduite du combat, marquent bien notre volonté de compenser notre infériorité par une meilleure utilisation de nos possibilités. Mais il faut par contre souligner qu'un très gros effort reste à faire, effort intellectuel surtout, pour préparer des exercices qui mettent mieux en évidence l'influence du terrain, de la nuit et du travail individuel du combattant. Il convient de développer encore plus chez le chef subalterne le goût de l'initiative et surtout l'aptitude à juger rapidement une situation et à donner des ordres simples, précis, permettant de monter et d'exécuter une action brutale et de courte durée. Sans être un imaginatif, le chef subalterne doit être capable de plus d'esprit d'entreprise et de décision et ne pas craindre de sortir des chemins battus car sa personnalité est déterminante pour le succès des entreprises de chasse et de petite guerre.

Dans l'instruction et l'éducation du soldat, il serait désirable de gagner encore plus de temps au bénéfice de l'instruction du combattant proprement dit, de nuit comme de jour, dans tous les terrains, dans la maîtrise absolue des armes et de tous les moyens de combat. Ce temps sera utilement pris sur les moments consacrés encore à l'apprentissage de mouvements inutiles. L'étude des procédés qui s'apparentent à ceux de la guérilla sont propres à intéresser et à enthousiasmer tout

homme et l'art du chef consistera à rechercher tout ce qui peut animer cette instruction. Il y a encore trop de temps perdu et trop de moments où la recrue ou le soldat du cours de répétition s'ennuie ; il y a surtout cette immense difficulté qu'éprouvent nos sous-officiers et nos jeunes officiers à imaginer, à créer le « climat » voulu du combat, à trouver l'exercice qui capte entièrement toute l'énergie et les facultés des jeunes soldats. Les exercices à balles sont dans ce domaine la meilleure des écoles. Cette instruction très poussée du combattant est nécessaire dans toutes les armes ; l'artilleur à un moment donné perdra son canon, le radiotélégraphiste son appareil, le convoyeur son cheval, le chauffeur son véhicule. Il arrivera un moment où le soldat de toute arme ne pourra plus employer que la mitraillette, le couteau et la grenade. Il arrivera très vite un moment où il n'y aura plus un front et des arrières, des troupes combattantes et des troupes non combattantes, des hommes de l'élite et des vieux territoriaux. Tous devront, là où ils sont, sauver « leur peau » et faire le plus de mal possible à l'adversaire. Il n'y aura pas de capitulation ou de reddition, contraire tout d'abord à l'honneur militaire, et qui ne peut se terminer ensuite que dans l'effrayante misère d'un camp d'extermination. La guérilla, corps à corps, coups de main, contre-assauts, à laquelle succédera la guerre de partisans prendra un caractère de sauvagerie inouïe et n'est possible que si le pays tout entier en accepte les sacrifices.

Or, la lutte prenant la forme de la petite guerre sera inévitable, soit que les hostilités précèdent la mobilisation générale, soit au contraire que l'armée soit prête à se battre à temps, soit encore, et dans une mesure plus grande, une fois que les fronts auront été enfoncés. Cette guérilla trouvera tout d'abord un allié dans notre terrain. S'il n'a pas les caractéristiques des vastes étendues de l'est de l'Europe, il est compartimenté et accidenté. Les forêts et les bois se touchent et offrent un refuge momentané et des cheminements couverts presque continus ; d'autre part, nos voies de communications sont

très souvent canalisées par la nature du sol, enserrées de place en place entre des défilés et serpentent entre deux rangées de couverts permettant ainsi, sous la protection de la nuit ou de mauvaises conditions atmosphériques, d'arriver sans être vu au contact des colonnes d'invasion. Il devient ainsi possible, en barrant les défilés par des destructions simples,



des obstacles et le feu des armes, de surprendre simultanément de flanc les convois qui marchent ou roulent sur les routes.

La haute montagne, pour autant qu'on ait appris à s'y battre et à y vivre, peut offrir un refuge de plus longue durée et compenser ainsi en partie, pour un pays de faible étendue, le manque d'espaces suffisamment vastes permettant de se dérober à l'emprise ennemie durant un long laps de temps.

La guérilla est inopérante sans l'aide de la population tout entière. Cet appui ira de l'attitude passive de celui qui ne veut pas se compromettre à l'appui effectif de celui qui fait le don total de sa personne. Suivant l'agresseur, nous devrons peut-être compter avec un « collaborationnisme » extraordinairement efficace et dangereux. Les Français tout particulièrement, mais les autres pays aussi, Danemark, Norvège, Hollande, Belgique, qui ont souffert des effets de la collaboration, ont réuni dans ce domaine des expériences très précieuses qui doivent nous permettre de préparer aussi cet aspect si particulier et si actuel que revêt la guérilla.

Une très grande décentralisation est enfin indispensable pour éviter d'une part les destructions en masse de matériels, de munitions et d'approvisionnements ainsi que l'anéantissement des troupes et de leurs moyens de combat, et, pour permettre d'autre part de poursuivre la lutte après la rupture des fronts. Les détachements de guérilla devront pouvoir disposer à ce moment de réserves nouvelles en vivres et munitions préparées dès le temps de paix dans des « caches » pour cette nouvelle phase de la guerre.

Si nous voulons accepter de nous battre en recourant dans de nombreux cas aux procédés de la guerre des partisans, donc de la guérilla, non seulement avant la rupture de nos fronts mais aussi en prolongeant la résistance le plus longtemps possible, une préparation matérielle est donc indispensable, de même qu'une préparation morale du peuple. Nous avons par contre l'impression que notre soldat, obligé de recourir à cette forme de combat, s'adaptera vite à cette situation. En effet, l'homme discipliné et fidèle qui a reçu une éducation patriotique et morale et une instruction qui lui assure à la fois la résistance physique et les connaissances nécessaires au combattant complet, deviendra, automatiquement, un homme capable de tenir tête à l'adversaire jusqu'à la limite de ses forces. Il s'agit donc, avant tout, par nos méthodes d'éducation et d'instruction, de donner à nos soldats cette volonté de tenir.

Major Henry VERREY.